

Le langage ou l'enfantement comme alternatives à la maladie organique chez Georg Groddeck

Patrick SCHMOLL

Une conception centrale chez Groddeck

Je voudrais ici, tout en résumant certains aspects de la pensée de Georg Groddeck, souligner une conception particulièrement importante chez lui, car elle est au carrefour de plusieurs de ses raisonnements et condense presque l'essentiel de sa doctrine. Cette conception, c'est celle qui voit dans le langage et dans l'enfantement deux alternatives possibles à la maladie organique. En d'autres termes, un sujet atteint d'une maladie organique peut, suivant cette conception, se débarrasser de cette maladie en la « troquant », en quelque sorte, contre une expression différente de « ce » qui était auparavant à l'oeuvre dans la maladie.

La première possibilité de « troc », c'est celle qui consiste à **parler** ou, plus généralement, à exprimer sous une forme symbolisée, langagière, ce quelque chose qui s'exprimait dans la maladie sous une forme strictement organique. Cette idée est déjà présente chez Freud et Breuer dans leurs premiers travaux sur la conversion hystérique : Anna O., l'une des patientes que Breuer eut l'occasion de traiter, qualifiait sa méthode de « talking cure » (cure par la parole) (1) et les deux auteurs attribuent à l'expression verbale une valeur cathartique

« L'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent grâce auquel l'affect peut être « abrégé » ». (2).

Groddeck, au contact des travaux de Freud, étend le modèle de la conversion aux maladies

organiques, qui à la différence de la conversion et des symptômes fonctionnels, supposent l'existence d'une lésion. Freud discutera cette extension, qui n'est assortie d'aucune restriction chez Groddeck (le facteur psychique n'est pas d'après Freud le seul en cause dans la maladie organique) (3). Il n'en reste pas moins que la parole est, depuis Freud et Groddeck, le véhicule privilégié de la guérison dans tout traitement psychique des maladies organiques inspiré de la psychanalyse. Les auteurs soulignent d'ailleurs souvent que l'absence de liberté fantasmatique, la pauvreté de la rêverie comme de la vie onirique et le dessèchement des échanges interpersonnels et de l'expression verbale sont une caractéristique des malades qu'ils considèrent comme psychosomatiques (4).

Plus originale est la seconde idée, qui voit dans l'acceptation par le sujet de la paternité ou de la maternité d'un enfant un équivalent substitutif d'une maladie organique. Mais cette idée se tient si l'on considère, comme Groddeck, que l'enfantement est un processus à la fois symbolique et organique, procédant donc à la fois des mécanismes du langage et de ceux du corps. Il est organique si on le considère sous l'angle de la conception, de la grossesse et de l'accouchement. Mais il est aussi symbolique si on admet qu'il peut n'être parfois **que** symbolique : dans l'adoption d'un enfant par

(3) Correspondance G. Groddeck - S. Freud, in *Ça et moi*.

(4) Voir notamment les travaux des psychanalystes de l'École de Paris : P. Marty, M. Fain, M. de M'Uzan, C. David. Cet aspect de la maladie et du malade psychosomatique est particulièrement souligné par ces auteurs, mais on le trouve signalé aussi par les auteurs d'écoles différentes.

(1) FREUD (S.), BREUER (J.). – *Études sur l'hystérie*, nouvelle édition, 1978, p. 21.

(2) Idem, pp. 5-6.

exemple, les liens de filiation et les sentiments et l'affection paternels et maternels s'installent sans qu'il puisse y avoir référence à un enfantement biologique. C'est pourquoi l'enfantement, dans sa dimension fantasmatique, peut être expérimenté aussi bien par un homme que par une femme, même si Groddeck semble, comme nous allons le voir, réduire la paternité au rang d'une maternité symbolique. Processus organique, l'enfantement peut donc se substituer à la maladie organique sans mener, comme elle, à la mort. Et il le peut précisément parce qu'il est aussi un processus symbolique, qui exprime quelque chose, même si c'est sans le dire avec des mots.

Cette conception particulière d'une articulation entre maladie, langage et enfantement est d'un intérêt particulier à plus d'un titre :

- d'un point de vue biologique ou médical, puisqu'elle constitue une approche particulière de la maladie organique, approche dont je justifie plus loin qu'on puisse la qualifier de psychosomatique, bien que Groddeck lui-même n'utilise pas ce terme;

- d'un point de vue « linguistique » pourrions-nous dire, car elle propose une figuration de la genèse du langage chez l'homme comme processus ayant une double fonction : celle d'assurer la communication entre les individus, comme dans les autres espèces animales, mais aussi celle de préserver l'intégrité organique de l'individu lui-même, puisque là où, chez l'homme, « ça » ne parle pas, « ça » s'exprime dans la maladie; en effet, l'homme et les animaux domestiques sont davantage sujets que les autres animaux aux « maladies de l'adaptation », ce qui indique bien que celles-ci sont liées à toutes les formes de la « domestication », en particulier aux phénomènes culturels et langagiers; ce qui n'est pas sans poser le langage chez l'homme comme champ possible d'un antagonisme entre deux termes contradictoires : les besoins de l'espèce et de la société (communication inter-individuelle) et les besoins du sujet (préservation de son intégrité organique);

- d'un point de vue psychologique enfin, en ce qui concerne les approches de la relation parents-enfants, car il est évident qu'une telle conception nous invite à nous poser à nouveau des questions fréquemment rencontrées à ce sujet : que recouvre le désir d'avoir un enfant ? les dates de sa conception et de sa naissance sont-elles un hasard ? quels sont les facteurs qui vont présider à la nomination de l'enfant, à son intégration dans une lignée, à son devenir d'homme ou de femme ? etc.

C'est pourquoi il est particulièrement intéressant d'exposer le raisonnement qui sous-tend cette conception, quitte à devoir faire le détour d'un résumé d'aspects plus généraux de la pensée de Groddeck.

La maladie organique révèle une histoire : celle du Ça

Georg Groddeck et son oeuvre nous sont de mieux en mieux connus grâce aux traductions et aux commentaires que nous devons, à Roger Lewinter (5). Alors qu'il fut longtemps ignoré en France, celui qui s'est qualifié lui-même de « psychanalyste sauvage » est aujourd'hui à la mode, au point d'être parfois présenté comme le père de la psychosomatique.

C'est à dessein que j'utilise le terme de « psychosomatique » sous sa forme substantive, et il faut que je m'en explique. Groddeck n'a pas inventé le terme de « psychosomatique », adjectif ou substantif : il fut trouvé avant lui et n'est pas repris dans ses écrits.¹ L'étymologie même du mot est contraire à ce que lui-même a toujours professé, car il implique à certains égards une partition de principe entre une psyché et un soma, une âme et un corps différenciés. Groddeck s'oppose à un tel dualisme : pour lui, il n'existe pas un groupe défini de maladies psychosomatiques qui, entre les maladies strictement mentales et les maladies strictement organiques, rassemblerait toutes les maladies dans lesquelles un syndrome organique résulte d'un certain complexe psychique; toute maladie correspond à un certain fonctionnement du psychisme, de même que tout complexe psychique se révèle organiquement. C'est pourquoi, il est possible de parler dans son cas, non pas de **médecine** psychosomatique, où le terme « psychosomatique » est posé comme adjectif précisant ce qui serait un champ particulier de la médecine, mais bien d'une psychosomatique, où le terme « psychosomatique » est posé comme substantif désignant une façon de penser en général la maladie et la médecine.

Pour Groddeck, toute maladie révèle une histoire. Les cas qu'il rapporte au long de son oeuvre, ainsi que sa propre auto-analyse, en témoignent : la maladie est un symptôme qui demande à être compris, interprété, parce qu'il indique quelque chose qui est au-delà de lui, caché, dissimulé. Étant un symptôme, elle se comporte donc comme un **symbole** : elle est, comme le dit Lewinter, « une présence déterminée par une absence qu'elle représente » (6). De ce point de vue, la conception groddeckienne de la maladie organique est calquée sur la conception freudienne de la conversion hystérique : la maladie signe le retour d'un désir refoulé par un interdit.

Pourtant la maladie n'est pas vraiment l'effet d'un conflit psychique. Il serait plus juste de dire que, pour Groddeck, la maladie organique et les

(5) Traduction et préface de *La maladie l'art et le symbole*, 1969 ; introduction au *Livre du ça*, 1973 ; **traduction et préface de Ça et moi**, 1977.

(6) Préface de *La maladie, l'art et le symbole*, p. 20.

phénomènes de la vie psychique sont tous deux l'effet commun de quelque chose de plus large qui les dépasse. Pour éclairer cette idée, je dirais que la maladie n'est que la partie visible d'un ensemble de modifications organiques qui intéressent le corps tout entier et, de même, le psychisme n'est, d'un point de vue phylogénétique, qu'une fonction spécialisée issue et au service du corps dans sa totalité.

Ce tout, dont les phénomènes psychiques et la maladie ne sont que des parties, Groddeck le désigne par le pronom indéfini *es* (ça), pour en indiquer le caractère à la fois extérieur à la subjectivité du *moi* et englobant par son indéfinition. Ainsi, le ça de Groddeck n'a rien à voir avec le ça freudien de la seconde topique (7). Freud considère le ça comme le représentant des pulsions dans le psychisme, alors que Groddeck n'y voit aucunement une entité psychique : tout au plus le psychisme, notamment tel qu'il est organisé en un moi individualisé, est-il une actualisation du ça, qui en procède et le représente. Le ça groddeckien est donc plus proche de la notion freudienne de pulsion, c'est-à-dire de l'idée d'une force organique en deçà du psychisme, elle-même prolongement, dans le monde de l'animé, de forces physiques plus générales : assimilation et dissolution, attraction et répulsion (8).

Les forces du ça poussent au retour à l'unité fœtale

Quels sont les buts des forces du ça et comment se fait-il qu'elles s'expriment tantôt sous la forme socialisée, langagière, du fantasme, tantôt sous celle de la maladie ? Comment le malade peut-il guérir, quitter la maladie pour accéder à une expression symbolique de ces forces ? Groddeck reprend le mythe platonicien de l'androgyné primordial (9) et voit dans la nature du désir humain une quête d'unité répondant à l'expérience existentielle de la division. Cette division, elle est inscrite dans le *moi*, puisque l'expérience subjective n'embrasse que des **représentations** des objets réels et va même jusqu'à sélectionner ces représentations puisqu'une part d'entre elles nous sont inconscientes. Le narcissisme, qui répond à cette cassure dans le moi en tentant de la nier, n'est donc qu'une quête fantasmatisée de l'unité de soi. Cette division est aussi inscrite dans la **différence des sexes**. L'amour pour le partenaire de sexe opposé est l'expression d'une force qui pousse le sujet à fusionner dans l'autre pour reformer à deux l'androgyné primordial.

(7) S. Freud, *Le moi et le ça*, in *Essais de psychanalyse*, p. 177 sq.

(8) S. Freud, *Au-delà du principe du plaisir*, in *Essais de psychanalyse*, p. 7 sq.

(9) Du vivre et du mourir, in *La maladie, l'art et le symbole*, p. 290 sq.

Mais qu'il s'agisse de l'amour pour soi ou de l'amour pour l'autre; Groddeck y retrouve toujours l'amour pour la mère. Toute forme de désir ou d'amour ne fait que dériver de cette relation première : celle qui attache l'enfant à sa mère, le pousse à réintégrer son ventre et, devant l'impossibilité de cette réintégration dans le réel, à s'identifier, à fusionner imaginativement avec elle. Qu'il s'agisse donc de parole ou de symptôme corporel, tout n'exprime que cela : redevenir enfant.

L'enfant est pour Groddeck une modalité de l'être : modalité d'unicité, par opposition à l'adulte qui est sa modalité sexuellement divisée en homme et femme. L'enfant, mais pas l'enfant tel qu'il existe après sa naissance déjà différencié en garçon ou fille : bien plutôt l'enfant tel qu'il existe « en suspension » dans le ventre de sa mère, sans éducation, sans moi ni surmoi, indivis à l'image du ça. On pourrait ajouter : l'enfant tel qu'il est pendant la première période fœtale, avant sa division manifeste en un être sexué (10). Mais cette division est déjà inscrite dès la conception, dans les gènes dont l'œuf est porteur, et nous devrions plutôt dire l'enfant tel qu'il figure, dans le désir de ses parents et, spécialement, de sa mère, à l'état d'abstraction indépendante de l'œuf lui-même, à l'état de pronom ou de pronom personnel dans un discours.

Pour l'enfant ainsi érigé en totalité à quoi tout se réfère, la naissance est nécessairement une brisure que toute son œuvre d'être humain ne visera qu'à annuler. C'est ainsi que le moi et le langage apparaissent comme des formations de compromis entre les forces naturelles et sauvages du ça, qui poussent le sujet à revenir à l'état antérieur d'indifférenciation (compulsion de retour), et la contrainte du surmoi (notion reprise de Freud), expression de l'interdit que la société oppose à un tel retour (interdit de l'inceste). Le moi reproduit ce compromis dans les deux aspects qu'il peut présenter : ignorant orgueilleux du ça, il est tout entier expression du surmoi, être socialisé, soumis aux lois du langage; mais il aspire aussi à l'unité dans le narcissisme, et comme formation seconde du ça qu'il représente, il se veut être son symbole, quelque chose qui est à la fois présence et absence et où « la présence, par sa dualité, récupère l'absence » (11).

Cette aspiration à l'unité s'exprime dans le langage, l'enfantement ou la maladie

Ainsi, le symbole, par son dualisme, permet de nier l'absence et de réaliser une forme figurée de l'unité fœtale perdue. Cette possibilité confère au langage chez l'homme une importance particulière car il assure l'intégrité organique du sujet. Le fantasme, le rêve, et d'une façon générale les produc-

(10) Préface de *La maladie, l'art et le symbole*, p. 21.

(11) Préface de *La maladie, l'art et le symbole*, p. 21.

tions culturelles de l'homme attestent souvent un versant narcissique, où la parole aspire à être prise dans des discours fermés, achevés, comme ceux d'un texte écrit, formations unifiées où le sujet projette de lui-même une image qui se veut sans faille. L'analyse que Groddeck fait de l'art en général vise à faire ressortir cette dimension d'aspiration à l'unité.

L'enfantement, c'est-à-dire le processus qui assure la mise au monde d'un enfant et, par suite, la reproduction de l'espèce, prend chez Groddeck une valeur particulière du fait même que les gestes qui sont au départ d'un tel processus, à savoir l'accouplement et la conception, sont pris dans les filets de la symbolisation et du langage.

La sexualité n'est pour Groddeck qu'une des modalités symboliques par lesquelles l'être humain manifeste sa compulsion à retourner à l'en deçà de la naissance. L'homme atteint l'unité dans l'accouplement, lequel s'accomplit dans l'orgasme : fusion où l'assemblage de deux termes complémentaires réalise l'androgynie primordiale. Mais l'acmé de cette jouissance, pour l'homme, est dans l'éjaculation, destin naturel de l'érection, qui le fait se séparer à nouveau de la femme, le renvoie à la bisexualité et le contraint à recommencer sans cesse. Ainsi l'impuissance s'explique-t-elle par la peur de cette castration, par le désir de ne pas aller jusqu'à l'orgasme, pour préserver l'unité androgynie, narcissique de soi.

La femme atteint l'unité dans la grossesse, cohabitation de deux êtres en un seul. Elle s'identifie ainsi à la fois à la figure de l'androgynie, être double, et à l'imgo de sa propre mère puisque l'attente d'un enfant la fait mère à son tour. Le retour fantasmatique dans le sein maternel est ainsi doublement réalisé. Mais, là aussi, l'acmé de cette jouissance est dans l'accouchement, destin naturel de la grossesse qui castre la femme de son enfant et la renvoie à la bisexualité. C'est pourquoi une mère ne pardonne jamais à son enfant d'être né.

On voit que Groddeck dégage la dissymétrie des positions et des devenir de l'homme et de la femme vis-à-vis de la sexualité et de la reproduction, dissymétrie qui provient des effets du culturel, du symbole sur le biologique chez l'être humain. L'homme aime la femme pour ce qu'elle est à ses yeux : une figuration de la mère, le second terme qui doit lui permettre de retrouver son unité androgynie. C'est pourquoi il érige la femme en objet idéal (femme-objet) et c'est pourquoi il accorde tant d'importance au lieu symbolique de leur différence, le phallus, clé de sa jouissance présentée corporellement dans le pénis.

La femme jouit d'elle-même dans la grossesse et l'enfantement, où elle s'accomplit comme mère. Elle tire de l'accouplement, si important pour l'homme, une jouissance qui est davantage symbolique, ou symbolique à un degré supérieur pour-

rons-nous dire, pour autant qu'elle quête le pénis de l'homme surtout parce qu'il présente le phallus et représente un espoir de conception, un enfant en puissance. La femme aime donc l'homme moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il a : le phallus, ce terme qui doit colmater la fente qu'a laissée dans son corps la castration originelle d'avec la mère et qui se rappelle périodiquement à elle sous la forme des saignements menstruels.

Groddeck établit donc un lien organique entre ces trois termes que sont le langage, la maladie et l'enfantement. Tous trois sont au débouché de modalités différentes par lesquelles les forces du ça s'expriment. L'être humain satisfait sous une de ces trois formes sa compulsion de retour dans le ventre maternel : il s'accouple, ce qui pour la femme débouche sur la grossesse et l'enfantement; il parle, rêve et, d'une façon plus générale, se réalise dans toutes les entreprises symboliques que lui propose la société; et c'est alors là davantage le fait de l'homme, qui y trouve une compensation à son incapacité à concevoir un enfant réel, ainsi que d'un nombre variable de femmes qui ne veulent pas d'enfant; ou bien il tombe malade, et on retrouve dans l'histoire de sa maladie, à la fois un tissu d'associations symboliques particulières et un désir secret d'enfanter.

Les trois termes sont imbriqués, puisque la maladie, d'une façon ou d'une autre, signale quelque chose que le sujet aurait du dire, s'il avait pu s'exprimer avec des mots. De même c'est sous l'égide du symbole que les parents enfantent, et nous pouvons en préciser les prolongements, car ils ne forcent pas vraiment le texte de Groddeck et nous introduisent à une question qui commence à être d'actualité en psychosomatique : celle des rapports entre la maladie et une identification pathogène du sujet à un ou plusieurs membres de sa famille (12).

Car l'enfant que les parents mettent au monde leur confère leur statut de père et de mère. L'homme et la femme assument ainsi le rôle qu'avaient accepté leurs propres parents au moment de leur propre venue au monde. Le jeu de la reproduction de l'espèce les invite donc à s'identifier à leurs parents. C'est une telle identification qui permet à l'espèce de se reproduire. Mais que cette identification, strictement symbolique (identification à des signifiants), soit teintée de confusion imaginaire (identification aux imagos parentales), et ce n'est pas **un** père ou **une** mère que l'homme et la femme cherchent à être mais **son** père ou **sa** mère. Et si, par cette confusion, c'est à un de ses parents que le sujet s'identifie, cela ne revient-il pas à dire que c'est lui-même qu'il met au monde ?

(12) GUIR (J.). – *Réflexions sur les phénomènes psychosomatiques*, in *Analytiques*, 1, 1978, pp. 89-91 ; *Identification et phénomènes psychosomatiques*, in *Lettres de l'École* (Bull. int. de l'École Freudienne de Paris), 22, 1978, pp. 159-162.

Ou bien encore, si cet enfant représente pour le sujet cette autre moitié qui doit lui permettre de retrouver l'unité androgyne, cela ne veut-il pas dire que le sujet assimile son enfant à sa mère à lui, à la grand-mère de-ce dernier ?

On sait le débouché d'un tel jeu d'assimilations : l'enfant ne peut répondre à un tel désir qu'en assumant des identifications nettement différentes de celles qu'implique le complexe d'Édipe traditionnel tel qu'il est exposé par Freud. Groddeck affirme d'ailleurs, en quelque sorte par la preuve du contraire, que l'enfant ne vient au monde que parce que pèsent sur lui les désirs conjugués de ses parents, sous la forme des identités que ces parents lui demandent d'assumer. En effet, dans les cas de stérilité de l'homme ou de la femme, Groddeck estime que le sujet stérile est en fait quelqu'un qui déteste inconsciemment sa mère (13), ce qui revient à dire qu'il refuse de s'identifier à elle en concevant un enfant.

L'exemple des menstruations

Je vais illustrer la doctrine de Groddeck en prenant comme exemples deux thèmes abordés dans son oeuvre et qui sont plus étroitement associés que d'autres à l'imaginaire de l'enfantement : le thème des menstruations et celui du cancer.

Concernant les menstruations (14), Groddeck note que le mot lui-même, comme ceux de « règles » ou de « périodes », évoque d'abord pour nous l'image d'une hémorragie. C'est que chacun se représente inconsciemment les saignements périodiques comme la marque d'une blessure : celle de la castration. A ces moments, la femme vit avec plus d'acuité l'absence du pénis et, à travers lui, du phallus qu'il incarne. De même, ces saignements éveillent chez l'homme la peur d'être castré et transformé en femme (15).

Cet éveil du complexe de castration s'accompagne logiquement d'un renforcement de la pulsion qui nous porte à annuler cette castration. Ainsi s'expliquerait pour Groddeck l'appétit sexuel des femmes pendant leurs règles (16). Il s'agirait pour elles de colmater la fente signalée par les saignements, colmatage qui serait accompli par l'intromission du pénis et, mieux encore, par le résultat attendu de cette intromission : la conception et la grossesse, qui interrompent les menstruations. L'homme, quant à lui, serait attiré par la femme à ces moments du fait des changements d'odeur qu'il percevrait plus ou moins consciemment chez la femme : l'odeur du sang éveille le souvenir de la mère, puisque l'on naît dans le sang et que l'enfant

peut retrouver encore longtemps cette odeur par la suite, lorsqu'il se réfugie entre les jambes de sa mère (17).

Groddeck voit la preuve de l'accroissement de cet appétit sexuel chez l'homme et la femme pendant les règles dans le fait que les viols sont plus fréquents à ces moments (18). La femme est davantage portée à séduire l'homme et l'homme davantage porté à posséder la femme, au-delà des limites que leur imposent habituellement les règles sociales et morales.

Cet accroissement périodique de l'excitation sexuelle dans les deux sexes pendant les règles explique en partie les prohibitions qui pèsent précisément sur les rapports sexuels à ces moments. En fait, on pourrait dire avec les anthropologues que l'interdit de ces rapports est coextensif de celui de l'inceste et de celui de l'onanisme : le tabou porte sur un acte sexuel uniquement orienté vers le plaisir et qui ne permet pas, de ce fait, aux individus de procréer et à la société et à l'espèce de se reproduire.

Groddeck ne relève pas ce point, mais il s'étend sur les effets seconds de ces prohibitions, effets qui confirment leur dimension sociale, voire anthropologique. La prohibition refoule le désir mais elle ne le détruit pas, et c'est donc par d'autres voies que ce dernier se réalise. Les productions culturelles de l'homme sont ainsi les effets de ce croisement entre des pulsions accrues et des interdits à leur mesure (19).

Lorsque cette opposition dynamique entre la pulsion et l'interdit ne débouche pas sur une production culturelle proprement dite, elle débouche sur la maladie qui, chez Groddeck, est symbolique au même titre (20). Un grand nombre de troubles fonctionnels peuvent affecter la femme au moment de ses règles : migraines, douleurs diverses, nausées, etc. En suivant Groddeck, on pourrait fort bien admettre, comme W. Fliess, avec qui Freud avait correspondu à ses débuts, que des maladies organiques plus graves puissent être liées aux menstruations (21). Enfin, si on rappelle qu'enfantement et maladie sont liés chez Groddeck, et que par ailleurs la conception et la grossesse interrompent les menstruations, on peut refermer la boucle, car l'accouchement se présente alors imaginairement comme une « grosse menstruation » équivalent à neuf menstruations normales retenues. Dès lors se trouve posée l'équivalence imaginaire : maladie = enfantement = menstruations.

(17) *Le Livre du Ça*, pp. 197-198.

(18) *Idem*, p. 120.

(19) *Idem*, pp. 124-125.

(20) *Idem*, pp. 127-130.

(21) FREUD (S.). – *La naissance de la psychanalyse, lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans*.

(13) *Le Livre du Ça*, p. 15.

(14) Voir en particulier les lettres 12 et 13 du *Livre du Ça*, pp. 119-133.

(15) *Le Livre du Ça*, p. 200.

(16) *Idem*, p. 120.

L'exemple du cancer

Le cancer est un mal qui touche entre un cinquième et un quart de la population des sociétés développées. Certains chercheurs pensent qu'il pourrait dans un avenir assez proche représenter jusqu'à un tiers des décès dans certains pays. Cette progression de la mortalité par cancer est liée à l'évolution de la société, de l'urbanisation, des modes de vie, etc. Il n'est donc effectivement pas possible d'exclure que des processus psychosomatiques puissent participer à l'étiologie des maladies cancéreuses.

Groddeck évoque la question pour la première fois dans *Nasamecu*, où il consacre quelques pages à la discussion de l'opportunité de l'ablation des tumeurs malignes (22). Il s'y oppose parce qu'il pense que l'ablation n'a pas d'effets positifs et peut au contraire alourdir le pronostic. Il rappelle que les anciens conseillaient de ne jamais toucher à la tumeur elle-même.

Ce n'est qu'en 1934, année de sa mort, qu'il rédigea un travail assez court proprement consacré au cancer (23). Il y expose l'idée que le cancer, est nécessairement lié à la maternité. Il s'appuie pour ce faire sur certaines observations courantes : le cancer se développe chez la femme surtout aux endroits du corps impliqués dans la naissance et le développement de l'enfant, l'utérus et les seins ; les hormones sexuelles féminines subissent à cette occasion un accroissement quantitatif ; chez l'homme, les localisations les plus fréquentes confirment l'idée que la tumeur équivaut chez lui à une grossesse, car il s'agit de régions du corps qui reçoivent, conservent ou rejettent : la bouche, l'appareil respiratoire, l'appareil digestif.

Pour Groddeck, la progression des taux de morbidité et de mortalité par cancer est en corrélation étroite avec la réduction du taux des naissances en Occident. Le ça exprime ainsi par d'autres voies ce qui se désire autrement avec le plus de force : enfanter. Le gonflement, l'hypertrophie ou l'excroissance provoquées par la tumeur deviennent eux-mêmes les signes visibles de cette pulsion d'enfantement. C'est ainsi déjà que, quelques années plus tôt, dans le *Livre du Ça*, Groddeck faisait raconter à Patrick Troll l'histoire de son goitre :

« Il y a environ vingt ans, il me poussa au cou un goitre. A cette époque, je n'étais pas encore instruit de ce que je sais – ou crois savoir – maintenant. Bref, je me suis promené pendant dix ans de par le monde avec un cou énorme et j'avais fini par me résigner à emporter dans la tombe cette grosseur suspendue à mon gosier. Puis vint le temps où je fis connaissance du Ça et je me rendis compte – la

voie par laquelle j'y parvins ne vaut pas la peine d'être mentionnée – que ce goitre était un enfant imaginaire. Vous vous êtes vous-même étonnée de la manière dont je me suis débarrassé de cette monstruosité, sans opération, sans traitement, sans iode et sans thyroïdine. À mon avis, le goitre disparut parce que mon Ça apprit à entrevoir et enseigna à mon conscient à comprendre que, comme beaucoup de gens, j'ai vraiment une double vie et une double nature sexuelles, et qu'il devenait inutile de prouver l'évidence par une tumeur » (24).

Langage et enfantement comme défenses contre la maladie

À partir de là, il faut distinguer entre ce que le raisonnement déductif et les emprunts de Groddeck à Freud nous permettraient, et auraient dû permettre à Groddeck, de conclure et ce que Groddeck a effectivement conclu. Car la différence de nature qui existe entre les processus organiques et les processus de la représentation psychique, plus particulièrement ceux du langage, autorisent à considérer, aux termes de cette conception, le langage, mais aussi l'enfantement (du fait d'une dimension fantasmatique qui en sous-tend le processus biologique), comme des mécanismes de défense opposés par l'appareil psychique à la maladie organique. Alors que Groddeck met strictement sur le même plan d'équivalence maladie, enfantement et langage, donnant ainsi à la maladie la valeur positive d'un symbole et non la valeur négative d'un défaut de symbolisation.

Précisons la première idée, qui est celle que nous pourrions logiquement tirer de la conception de Groddeck. La femme est plus proche que l'homme d'une satisfaction réelle de ses pulsions : enceinte, elle réalise l'androgynie dans le réel, puisqu'elle est réellement deux en un ; alors que l'homme ne réalise l'androgynie que dans le symbole. L'homme a le pénis, organe clé n'est qu'une clé pour l'accouplement, alors que la femme a l'enfant. La femme est donc particulièrement offerte à la tentation de capter l'enfant, de le réintroduire imaginairement en elle pour n'en plus faire qu'un de ses organes, soumis et dépendant. C'est pour empêcher cela que la société interdit l'inceste et impose le phallus, avoir de l'homme, et non l'enfant, avoir de la femme, comme objet substitutif, symbolique, du désir des deux sexes.

Ce n'est qu'en centrant leur quête sur le phallus, entité symbolique qu'ils ne peuvent trouver que dans la parole l'un de l'autre, que le père et la mère peuvent abandonner l'enfant à lui-même, lui laissant une chance d'être à son tour un sujet parlant, un sujet dont la parole est elle aussi quête du phallus ou prétention à le posséder. Le langage organise les représentations psychiques et, par là-

(22) GRODDECK (G.). – *Nasamecu* : *La Na ture guérit*.
 (23) GRODDECK (G.). – *Von den psychischen Bedingtheit der Krebskrankung*, in *Psychoanalytische Schriften zur Psychosomatik*, pp. 380-385.

(24) GRODDECK (G.). – *Le Livre du Ça*, pp. 24-25.

même, donne aux pulsions du ça une occasion de s'exprimer psychiquement (sous la forme du désir) et non organiquement (sous la forme de la maladie). Les observations de Groddeck auraient du le mener à cette conclusion : que la maladie surgit dans les « trous » du langage, là où la pulsion n'a pu trouver un débouché psychique.

La grossesse et l'accouchement sont de ce point de vue comme une maladie : une expression corporelle de la pulsion, ce qui porte à croire que la conception, qui passe pour être le fruit de l'amour de chaque membre du couple pour l'autre, intervient en fait en un moment où la femme cesse de croire au phallus de l'homme, aux activités symboliques qui se tissent autour de lui, pour ne croire qu'à l'enfantement. Le premier enfant naît souvent quand le couple ne se suffit plus à lui-même. La grossesse se présente même comme le prototype de toute maladie psychosomatique puisque Groddeck lui-même voit dans toute maladie la trace d'un enfantement représenté.

Mais la différence entre la grossesse et l'accouchement d'une part et la maladie de l'autre, c'est que, malgré les rapprochements qu'on peut faire entre l'embryon et, par exemple, une tumeur cancéreuse qui se développe avec une rapidité et des propriétés comparables, la grossesse ne débouche pas normalement sur la mort du sujet, alors qu'une menace de mort pèse systématiquement sur ce dernier quand il y a maladie. C'est qu'un processus psychique assure le fonctionnement de la reproduction alors que la maladie signe l'échec à un moment donné, en un certain endroit, d'un tel processus. Grossesse et accouchement, ainsi que tous les mécanismes biologiques qui sont associés à la reproduction (sexualité en particulier), seraient donc des sortes de « cas-limites » où un processus biologique, au bord d'être une maladie parce qu'il se développe selon des modèles parasitaires (le fœtus se nourrit de ce qu'il prend à l'organisme de la mère) ou tumoral (propriétés embryonnaires des cellules intéressées dans la sexualité et la reproduction), est en fait maîtrisé par l'organisme parce qu'il est soutenu par une certaine représentation psychique.

On voit ici quel peut être l'intérêt, annoncé plus haut, d'une telle conception, même si on ne la considère que comme une hypothèse discutable, devant être vérifiée par des observations plus nombreuses que celles présentées par Groddeck. Rappelons qu'elle implique une vision particulière : 1) des maladies organiques dans leur ensemble, 2) des fonctions du langage, et 3) des relations parents-enfant et de la place de l'enfant dans le désir des parents.

Maladie, enfantement et langage comme expressions du ça équivalentes entre elles

Il est important de remarquer que Groddeck ne formule pas ses conclusions de cette façon. À partir d'un certain point, il abandonne le raisonnement pour céder à une forme de monisme mystique qui ramène tout à la notion de **ça**. Et c'est à dater de là que s'accroissent les divergences qui le séparent des conceptions dualistes, catégorielles de Freud (25). Sans que cela affecte la valeur de son intuition originelle, il est difficile de ne pas voir, dans ce glissement de son raisonnement vers une confusion complète entre maladie, enfantement et langage, la marque d'un fantasme qui lui est personnel.

Groddeck ne pense pas que le langage permette à l'être humain d'exprimer une pulsion qui autrement s'exprimerait dans la maladie. Il se méfie du langage car les mots sont menteurs (26). Ce qui le conduit à mettre les mots et le symptôme organique sur le même plan, comme apparences qui ne font que renforcer la fiction du moi et qui accentuent la coupure entre ce dernier et le ça. Ainsi la maladie n'est plus un mal en soi, elle est, comme dit plus haut, un **symbole**, ce qui permet à Groddeck d'élargir jusqu'à la confusion le sens du mot « langage ». Rien ne motive donc qu'on force le ça à s'exprimer en mots plutôt qu'en symptômes et, si la maladie doit déboucher sur la mort, celle-ci ne peut être présentée que comme un accouchement symbolique et l'accomplissement définitif de la jouissance dans l'extinction radicale de la pulsion : celui qui meurt se donne naissance à lui-même (27).

De même, Groddeck s'oppose à l'importance que Freud attribue au père. La psychanalyse se réfère à l'existence de deux êtres humains différents : l'homme et la femme. L'enfant n'est qu'un mode transitoire de l'être humain, qui doit être dépassé dans la reconnaissance de son sexe par le sujet. Selon une de ses élaborations théoriques, Freud voit dans la névrose l'effet d'une fixation à un stade infantile. Dans cette conception, l'homme a un rôle prépondérant comme premier représentant du phallus et la femme se vit comme « homme castré ». Groddeck situe au contraire l'enfant comme mode essentiel de l'être humain, l'homme et la femme n'en étant que des différenciations secondaires. La maternité est de ce fait mise en valeur et c'est l'homme qui est considéré comme « une femme stérile » et contraint à s'épuiser dans des activités sociales substitutives de l'enfantement (la

(25) Voir sa correspondance avec Freud dans *Ça et moi*.

(26) Du langage, in *La maladie, l'art et le symbole*, p. 239 sq. et *Caractère et type*, id., p. 256 sq.

(27) Du vivre et du mourir, in *La maladie, l'art et le symbole*, p. 290 sq.

« conception » dans un sens figuratif) qui en font le maître apparent de la société.

Tout ceci n'exprime-t-il pas chez Groddeck son propre rejet du père et son attachement à la mère ? Toute son œuvre se présente comme l'apologie d'une relation mère-enfant qui écarterait délibérément le rôle du père. Et comme le père représente l'ordre du langage et de la société, Groddeck se fait logiquement l'ardent critique du langage et de l'éducation. Il reconnaît que le ça peut aussi bien s'exprimer en mots qu'en symptômes, mais déniait à la parole une valeur curative, il préfère donner à la maladie une valeur qui nous semble parfois supérieure à celle du langage. Car il semble bien que la maladie ait eu une telle valeur pour Groddeck lui-même.

Les parents de Groddeck s'entendaient mal. La mère méprisait la médecine, ce qui était une façon de rejeter le père, qui était médecin. Très tôt, elle plia le petit Georg à ses caprices particuliers, notamment en l'habillant en fille jusqu'à l'âge de 6 ans. Le père y mit bon ordre mais, si le fils

s'identifia visiblement au père jusqu'à suivre ses décisions et à devenir médecin à son tour, ce ne fut, semble-t-il, que pour prendre fantasmatiquement sa place au côté de la mère.

Groddeck accorde en effet une grande importance aux nombres (28). La somme des chiffres de sa date de naissance, le 13-10-1866, donne 26. son père naquit en 1826. Ses parents avaient 26 ans au moment de leur mariage. Groddeck avait 26 ans lorsque sa mère mourut, âgée de 67 ans. Il avait 34 ans quand naquit sa seule fille, qui devait toujours présenter par la suite une santé mentale fragile. Et c'est en 1934 qu'il mourut d'une crise cardiaque, lui qui avait déclaré que les maladies cardiaques étaient une « grossesse imaginaire du cœur » (29). Réalisait-il par là son identification à sa mère, condition pour qu'il put se donner naissance à lui-même dans la mort ? Toujours est-il que c'est âgé de 67 ans qu'il s'éteignit. Comme sa mère.

(28) *Le Livre du ça*, p. 236.

(29) *Le livre du ça*, p. 25 et 206.

BIBLIOGRAPHIE

FREUD (S.). – *La naissance de la psychanalyse, lettres à Wilhelm Fliess, Notes et plans*, Paris, P.U.F., 1956.

FREUD (S.). – *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951 (nouvelle édition, 1972).

FREUD (S.), BREUER (J.). – *Études sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1956 (nouvelle édition, 1978).

GRODDECK (G.). – *Le Livre du ça*, Paris, Gallimard, 1963 (nouvelle édition, 1973).

GRODDECK (G.). – *Psychoanalytische Schriften zur Psychosomatik*, Wiesbaden, Limes Verlag, 1966.

GRODDECK (G.). – *La maladie, l'art et le symbole*, Paris, Gallimard, 1969.

GRODDECK (G.). – *Nasamecu : La nature guérit*, Paris, Aubier-Montaigne, 1976.

GRODDECK (G.). – *Ça et moi*, Paris, Gallimard, 1977.

GROSSMANN (C.) and GROSSMANN (S.). – *The wild analyst*, New-York, Braziller, 1965.

GUIR (J.). – Réflexions sur les phénomènes psychosomatiques, in *Analytiques*, 1, 1978, pp. 89-91.

GUIR (J.). – Identification et phénomènes psychosomatiques, in *Lettres de l'École* (Bull. int. de l'École Freudienne de Paris), 22, 1978, pp. 159-162.

MARTY (P.), de M'UZAN (M.) et DAVID (C.). – *L'investigation psychosomatique*, Paris, P.U.F., 1953.